

trado pour venir présenter leurs hommages au radjah.

Les marins n'avaient fait qu'entrevoir la scène qui venait de se passer, les femmes du radjah s'étaient efforcées avec leurs parasols et leurs éventails de la cacher aux yeux des grands dignitaires de la cour rangés à quelque distance.

Parandoul mit en deux mots ses amis au courant de la situation; condamnés par le cruel radjah Nana-Sirkar à être exécutés d'une façon délicate trois jours durant, sa découverte leur sauvait la vie. Au lieu de le trouver dans un cruel pèril, c'était eux maintenant qui tenaient, comme une épée de Damocès, la terrible révélation suspendue sur la tête de leurs ennemis!

Charmantes en vérité les quarante femmes de Nana Sirkar et rehaussant encore leur éblouissante beauté par des raffinements de coquetterie hindous. Des bagues et de la bijouterie fine ornaient leurs narines, leurs fronts et le tour de leurs yeux étaient dorés ou argentés, des bracelets entouraient leurs bras et leurs jambes.

Mandibul en contemplant devant le pauvre Nana-Sirkar avait perdu toute gravité dans le groupe soigneusement formé par les quarante veuves.

—Empaillé! empaillé! murmurait-il, quelle imagination chez ces femmes de l'extrême Orient!

—Chut! chut! gémit le jaghirdar sougez qu'il y va de votre existence à tous, la vôtre et celles des charmantes veuves du radjah Nana-Sirkar...

—Vous avez raison, la chose est sérieuse, ces dames seraient condamnées à monter sur le bûcher si l'on s'en apercevait, et nous serions... la chose est sérieuse en effet! mais combien y a-t-il de temps que le trône de Kifir est occupé par un radjah si extraordinaire?

—Je vais tout vous dire! (M'étais il y a douze ans; Nana-Sirkar déjà très vieux alors, — d'ailleurs il n'avait pas vieilli — voulait épouser vingt jeunes et charmantes femmes pour ajouter ce nouveau lustre à celui des vingt autres épouses qui brillaient déjà dans son harem comme une rivière étincelante de diamants, ou comme une immense constellation d'étoiles dans le firmament! cela faisait quarante perles dans le corin du radjah, quarante roses, quarante.....

—Oui, oui, parfait! vous êtes un admirateur des perles et du parfum des roses, je commence à comprendre.

—Donc, le soir même de ses noces, Nana-Sirkar out un accès de colère épouvantable en me voyant, moi jaghirdar Kundjet de Ghapal, son premier ministre, déposer un baiser respectueux sur la main de l'une des nouvelles épouses. Nana-Sirkar sursauta, pâlit, rougit, rugit, saisit son sabre et... tomba raide sur le sol, étouffé par cette colère inconsidérée. Les quarante épouses du radjah étaient accourues éplorées. Elles étaient veuves, il allait falloir, à la fleur de l'âge, suivre les funérailles de leur auguste époux et monter sur le bûcher des *Sotties*! Quelle perspective! Vilaino cérémonie!... un éclair de génie me passa dans la tête, personne de la cour autre que moi et les augustes veuves ne connaissait le fatal événement, j'y résolus de les sauver et fis transporter le corps dans une chambre reculée. Les quarante veuves s'enfermèrent aussitôt et la fête continua sans le radjah que l'on croyait rentré dans le harem. Le lendemain et les jours suivants le radjah ne se montra point, car, pendant ce temps, je le faisais ombaumer par des artistes habiles que, dans la crainte des indiscretions, j'eus soin de faire décapiter après leur besogne faite. Quand il fut présenté, et l'habituel moi-même de ses plus somptueux vêtements et j'appelai les augustes veuves... elles furent frappées d'admiration, le radjah était parfait! un mécanisme ingénieux lui

faisait de temps en temps remuer la tête et rouler les yeux, à dix pas l'illusion était complète. Dans un *Darbar* ou assemblée générale, le radjah fut présenté à la cour, à distance respectueuse et entouré de ses femmes occupées autour de lui à balancer de longs éventails de plumes; je lus aux grands dignitaires une lettre du radjah annonçant son intention de soulager sa vieillesse en se débarrassant sur moi du fardeau des affaires. Le radjah faisant de temps en temps des signes d'acquiescement au moyen de petites secousses données à mon mécanisme, les grands dignitaires se confondirent en marques d'approbation et levèrent le *Darbar* sans rien soupçonner.

(A continuer.)

Le Canard

MONTREAL, 3 NOV. 1883.

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes le douzaine, payable tous les mois.

Vingt pour cent de commission accordée à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annances: Première insertion, 10 centimes par ligne; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Haverhill, Mass. est autorisé à prendre des abonnements.

A. FLETHRAULT & Co., Éditeurs-Propriétaires, No. 8 Rue Ste. Thérèse

Boite 325.

A compter du 1er Novembre prochain, le prix de l'abonnement au *Canard* pour les personnes de la campagne et des États-Unis sera élevé à une piastre par année invariablement payable d'avance.

Cette nouvelle disposition ne changera rien à la manière dont se fait la vente dans les dépôts.

Le *Canard* sera toujours vendu un centin le numéro ou huit centins le douzaine aux agents comme par le passé.

CAUSERIE

Jeu di ler Novembre 1883.

J'écris cette date, chers lecteurs et je me sens frissonner des pieds à la tête. Au dehors, la pluie tombe, le vent gémit et les morts se promènent car nous sommes au soir de la Toussaint. Le moindre bruit me fait tressaillir, les grincements de ma plume sur le papier me font une peur atroce, il me semble que ma chambre est remplie de fantômes et de spectres plus hideux les uns que les autres. Toutes les histoires de revenants que nous racontait autrefois grand père me reviennent à la mémoire. Je vois ce bon curé de je ne sais plus quel endroit, rentrant à son presbytère après les vêpres des morts et trouvant le chemin couvert encombré de ses paroissiens défunts. "Kangcz vous, mes enfants, disait-il en les écartant doucement; demain, j'offrirai le saint-sacrifice de la messe pour le repos de vos âmes."

J'entends résonner à mon oreille le "rendez-moi mon bonnet carré" de ce bon M. de Gaspé et il me semble voir dans mes vitres la face pâle de ce grand jeune homme en surplis qui fit tant de peur à cette pauvre Joséphine. Mais tout cela c'est de l'enfantillage, chers lecteurs, et je suis certain que vous ne me trouvez pas très amusant. Si je continue, je vais passer pour un poltron, et je l'aurai bien mérité. Laissons donc les morts faire paisiblement leur promenade annuelle dans les rues si propices de notre bonne ville de Montréal et parlons un peu des vivants qui sont bien autrement amusants.

Je vais bien vous étonner cette semaine en vous faisant part de ce que j'ai appris sur le compte d'un employé du bureau de poste. Vous allez, j'en suis sûr, me taxer d'exagération et m'accuser d'avoir inventé ce que vous allez lire, c'est pour tant

absolument vrai et de la plus scrupuleuse exactitude.

Cet employé que je ne vous nommerai pas, est le directeur d'une des succursales de la partie Est. C'est un brave homme dans toute la force du mot et jamais la moindre plainte n'a été formulée contre lui; au contraire on l'a toujours cité comme un modèle. Seulement il est affecté d'une manie qui, toute inoffensive qu'elle paraîsse, pourra un jour ou l'autre lui jouer quelque mauvais tour s'il n'y fait pas attention. Voici ce que m'a raconté la belle-sœur d'un facteur employé à cette succursale. Avant d'aller plus loin, laissez-moi vous prier, chers lecteurs, de garder le secret sur ce que je vais vous confier, car cette femme pourrait bien me faire repentir de mon indiscretion.

Notre maître de poste que, pour l'intelligence du récit nous nommons A. B. a une affection désordonnée pour les vignes, les poules et les chats. Il y a dans sa cour tout un vignoble et au moins une demi-douzaine de poulaillers. Quant aux chats il les tient dans sa maison et il en a toujours sept ou huit. C'est sa marotte, c'est sa passion dominante et il ne peut pas se contenir. C'est plus fort que lui; il tombe en extase devant un coq game, et un *light brahma* le fait rêver. Si l'entend un miaou quelconque, son oeil étincelle, sa figure s'anime et il tressaille d'allégresse. La vue d'une vigne ou d'une grappe de raisins lui arrache des cris d'admiration. Tout cela, me diriez-vous ne fait de mal à personne. C'est vrai, mais vous oubliez que chaque matin il faut soigner les vignes, les poules, les coqs, les chattes et les matous, et que cela demande un temps considérable. Aussi notre pauvre homme n'arrive-t-il à son bureau qu'à neuf heures tout en se levant à cinq heures du matin. Premier désordre, car les règlements veulent qu'il soit rendu à huit heures; mais comme ses affaires n'en souffrent pas, on le tolère. Le second désordre pourrait être plus grave que le premier, car A. B. tout en n'arrivant à son bureau qu'à neuf heures n'a pas le temps de déjeuner avant de partir. Un autre ou souffrirait, mais lui se console en apportant son déjeuner et son dîner soigneusement enveloppés dans deux paquets séparés.

En arrivant à son bureau, il se met immédiatement à la besogne, et après avoir expédié ses facteurs, il développe l'un des paquets et mange consciencieusement son déjeuner.

A midi, quand l'angélus sonne, il se lève, prend son chapeau, et comme il demeure à deux pas du bureau de poste, il se rend chez lui. Si je vous demandais pourquoi ce pauvre A. B. se rend ainsi chez lui le midi, vous me répondriez certainement que c'est pour dîner. Eh bien! vous seriez dans l'erreur: A. B. ne va pas dîner chez lui, il a bien autre chose à faire. Il va peut-être tailler ses vignes, ajuster-vous? — Non. — Soigner ses chats ou ses poules? — Non; il ne s'occupe de ces choses-là que le matin. — Alors il faut que ce soit pour prendre quelque repos ou pour passer quelques instants dans sa famille? — Vous n'y êtes pas encore. A. B. se rend chez lui le midi afin de faire réchauffer le dîner qu'il a apporté le matin!!! Il surveille lui-même avec amour ce réchauffement, qui dure une heure ou une heure et demie. Puis il reprend son chapeau et revient à son bureau, où il mange son dîner réchauffé.

Ces faits m'ont paru tellement extraordinaires, tellement drômatiques, que j'ai cru devoir vous les raconter dans ma causerie; mais, encore une fois, m'en parlez pas à qui que ce soit, car vous me mettriez dans une bien mauvaise position. La vengeance d'une femme est quelquefois terrible, a dit je ne sais plus quel grand philosophe, et je pense absolument cela me lui.

Il y eu au 17e siècle, si je ne me trompe, un coquin très original. Ce fut le légendaire Jean de Falaise. Il avait entassé crimes sur crimes, et la justice ne pouvait arracher un aveu. A la barbe des guichetiers du Châtelet, il chantait toute la journée. Quand on lui disait à brûle-pourpoint:

—C'est vous qui avez assassiné le mercier de la croix du Trahoir!

Il répondait en cabriolant:

—Turlututu turlurette, tire lire lire lon la!

On lui donna la question avec le "petit chevalet", ce qui était le comble de la curiosité judiciaire; il chanta des refrains si cocasses, que les bourreaux eux-mêmes s'éclataient de rire.

Enfin, n'en pouvant rien tirer, on décida qu'il serait pendu par la gorge au lieu où avait été commis le crime qu'il ne voulait point avouer, c'est-à-dire à la Croix du Trahoir.

Il arriva sous la potence, frétilant autant que peut frétiler un diable qui s'est déjà tordu sur le "petit chevalet", et chanta à plein gosier des refrains à faire pouffer le peuple.

Les pénitents noirs chantaient leurs psaumes au pied de l'échelle.

—Voilà, dit Jean de Falaise, des airs à porter le diable en terre. Faites silence, gens de la cogoule, et vous, monsieur le président, écoutez!

On aurait entendu voler une mouche.

—Voyons, reprit le condamné, est ce vrai qu'on ne peut rien refuser à un pauvre homme qui va mourir?

—Oui, oui, crièrent cinq ou six mille voix.

—Parle, mauvais garçon, dit le prévôt, faisant signe au bourreau de surseoir à sa funèbre besogne.

Jean de Falaise s'assit sur le troisième échelon.

Ce que j'ai à demander, dit-il, est bien peu de chose.

—Voyons! voyons! répondirent le prévôt et les sergents.

—Voilà! toute ma vie j'ai chanté le rigodon et la rigodaine. Je voudrais au moins en chanter un couplet à ma dernière heure, mais il faut que tout le monde, les curieux, les sergents, M. le prévôt, M. le bourreau, et même les pénitents noirs chantent avec moi.

La foule répondit par un grand éclat de rire.

Le prévôt était en belle humeur.

—Allons, chante, s'écria-t-il.

—Vous êtes un amour de prévôt, dit Jean de Falaise. Et le condamné chanta le premier couplet de la chanson populaire:

Quatre baudots, dans un pré, Broutaient l'herbe tendre! Hi han! hi han! hi hé!...

Tout le monde se mit à chanter avec lui:

Hi han! hi han! hi hé!

Le couplet fini, Jean de Falaise réclama le silence:

—Je meurs guilloret, cria-t-il; à ma dernière heure j'ai entendu braire, plus de dix mille ânes à la fois!

La foule furieuse voulut l'écharper. Mais déjà le pauvre Jean de Falaise avait la hart au collet et tirait la langue. Versons un pleur!

Mot de la fin:

Comme mot de la fin je citerai une phrase typique prononcée dans les circonstances suivantes, et qui donne une idée du patois que l'on parle au Canada:

Deux jeunes filles de Montréal, passant l'été à la campagne, faisaient un jour une promenade en voiture avec le gargon de la maison où elles se trouvaient. Le jeune homme était excessivement timide, et n'osait ouvrir la bouche de peur de faire des bévues. Tout le trajet se fit donc de la manière la plus silencieuse. Au retour, comme un descendant de voiture, le pauvre gargon voulut s'excuser d'avoir été tout le temps muet

comme un poisson. Se tournant vers l'une des jeunes filles, et prenant son plus fin sourire, il lui dit: "On était pas assez de monde. *Curait usse été quat'*, on s's'rait-i-amusé, hein, mamezelle?"

Les deux jeunes filles se mirent à rire aux éclats, et le villageois, n'y comprenant rien, éclata de rire à son tour pour faire comme les filles de la ville.

CORRESPONDANCE

Urbi Quebecensi, die 30a Oct. Redactori journalis CANARDI: Redactori caro,—

Fui grande stupefactus legere in CANARDUM of last week insinuationem too much risquatam super fantasmam quam I had passero per Novum York-um. Noli fac ro illas chosus auy more, vol forgatus oro suspendero publicationem tuam, et hoc esset a great damage pro Canany-ibus.

As Simeoni tibi promiserat, donavit mihi for you subjectum caricaturæ sed non hoc meruisti, et non habebis illud this week; attendabo.

In responsum tuum ad litteram muum, die mihi ergo why you call Trudelum "Grandus Vicarius?" reddebis servitium mihi, et facobis a great p'ensuro.

Commengavi debrouillare questiones Lavalenses et Victoriosenses; hoc prendabit longum tempus but veniam ad bantum, you can be sure.

Before terminare, allow me demandare tibi servitium et memento proverbii! "Servitium attrit unum altorum." Fatigatissimus sum: habuimus a very bad trip, et since arivationem meam in Quebecum, non possum formare oculum. Manducavi pilulas opii et morphiam but in vain.

Volo es-cyaro lecturam *Etend iridi* sicut sopor-ficuum: I am told hoc est infallibile. Dic ergo Trudelo vel Prendergasto cavoyare mihi this paper in questionem.

Tibi totus Smelleduro

Smelleduro

Smelleduro

Smelleduro

Smelleduro

Smelleduro

Smelleduro

Smelleduro

Smelleduro

Smelleduro

Smelleduro

Smelleduro

Smelleduro

Smelleduro

Smelleduro

Smelleduro

Smelleduro

Smelleduro

Smelleduro

Smelleduro

Smelleduro

Smelleduro

Smelleduro

Smelleduro

Smelleduro

Smelleduro

Smelleduro

Smelleduro

Smelleduro

Smelleduro

Smelleduro

Smelleduro

Smelleduro

Smelleduro

Smelleduro

Smelleduro

Smelleduro

Smelleduro

Smelleduro

Smelleduro

Smelleduro

Smelleduro